



RICARDO UZTARROZ

La Véritable Histoire de Robinson Cruséo

et l'île des marins abandonnés

* L'esprit voyageur *



Extrait de la publication



La Véritable Histoire de Robinson Crusôé

et l'île des marins abandonnés

• L'esprit voyageur •

Une véritable enquête, qui révèle les origines du mythe de Robinson, inspiré à Daniel Defoe par un fait réel.

Un corsaire écossais, Alexander Selkirk, forte tête et excellent marin, se querelle avec son capitaine lors d'une escale dans une île déserte chilienne, Mas a Tierra. Il exige qu'on le débarque, certain qu'un navire le recueillera bientôt. Erreur fatidique, car il y reste quatre ans et quatre mois. C'est ici que réalité et fiction divergent. Le héros de Defoe réinvente la société sur son île, mais le vrai Alexander Selkirk est réduit à l'état d'animal, renvoyé à l'origine de l'humanité.

Sur l'île, rebaptisée Robinson Crusôé en 1966, de nombreux marins furent de fait abandonnés, contre ou de leur plein gré...

Journaliste à Libération puis à l'AFP durant vingt-cinq ans, longtemps en poste au Brésil et au Pérou, Ricardo Uztarroz, passionné d'Amazonie, a codirigé le hors-série Amazonie : la foire d'empoigne (Autrement) et est l'auteur d'Amazonie mangeuse d'hommes (Arthaud, 2008). Il vit entre Lima et Paris.



www.arthaud.fr



ARTHAUD

Extrait de la publication



Illustration : Djibr © Flammarion



Création Studio Flammarion

La Véritable Histoire
de Robinson Crusoé
et l'île des marins abandonnés

Du même auteur

Amazonie : la foire d'empoigne (dirigé par Ricardo Uztarroz et Jean-Jacques Sévilla), éditions Autrement, 1990

Amazonie mangeuse d'hommes, Arthaud, 2008

À la recherche de la dive bouteille (avec Claude Gillois), Arthaud, 2010

© Arthaud, Paris, 2006, 2010
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13

Composition : Nord Compo
Tous droits réservés

ISBN : 978-2-0812-3687-5

ISSN : 2101-115X

* L'esprit voyageur *

Ricardo Uztarroz

La Véritable
Histoire de
Robinson Crusoé
et l'île des marins abandonnés

ARTHAUD

Dans la même collection

À la recherche de la dive bouteille, Ricardo Uztarroz et Claude Gillois, 2010

Coups de folie en mer, Hugo Verlomme, 2010

L'Homme tordu, Guillaume Hintzy, 2010

Comptoir des océans, Jérôme Pasteur et Gilles Rigaud, 2009

Îles tragiques, Hugo Verlomme, David König et Valérie Paillé, 2009

Passionnés de l'air, Bernard Marck, 2009

Un baiser d'ailes bleues, Nicole Viloteau, 2009

Amazonie mangeuse d'hommes, Ricardo Uztarroz, 2008

Atlantide, rêve et cauchemar, Yves Paccalet, 2008

Toute la terre m'appartient, Christian Delacampagne, 2007

Le Voyage à pied, Philippe Lemonnier, 2007

La Quête du désert, Éric Milet, 2005

Sommaire

I. L'imposture d'un flibustier de la plume	11
II. Cap sur Robinson Crusoé et Alexander Selkirk	37
III. Celui par qui tout arriva	63
IV. « Ils vont revenir », se répétait Selkirk	91
V. Les limbes d'un passé obscur	115
VI. Un homme vaincu se livre	139
VII. Vendredi ou la saga des abandonnés	169
VIII. La bastille du Pacifique	201
IX. Le dernier corsaire et le mythique trésor	229
X. En pâture aux poissons du golfe de Guinée	255

À tous ceux qui surent, savent, ou sauront un jour dire non, sans penser au lendemain ; aux habitants de l'île Robinson Crusoé qui, à leur manière, persistent à dire non au reste du monde.

Ma gratitude à Jacqueline et à Sophie qui se reconnaîtront.

L'imposture d'un flibustier de la plume

« L'histoire est une forme de fiction. »

Jorge Luis Borges

Les deux vaisseaux progressaient avec peine. Le courant était contraire, le vent soufflait en brusques rafales. À chacune d'elles, la mâture gémissait. Les voiles se gonflaient brutalement, d'un claquement sec, puis s'affalaient mollement, en un sourd bruissement, jusqu'à la rafale suivante. Le *Duke* et le *Duchess* étaient deux galions corsaires anglais de gabarit moyen. Arrivés en vue de l'île la veille, au petit matin, ils avaient aussitôt viré de bord, mis le cap à l'ouest et s'efforçaient, maintenant, de faire route vers elle.

Sa sombre silhouette massive avait surgi à bâbord, presque irréaliste, dans la lumière de l'été finissant, enveloppée par la brume de l'aurore. Le soleil s'était levé à tribord.

Trois semaines auparavant, après être parvenus difficilement à doubler le cap Horn, ils avaient été pris dans les bourrasques des cinquantièmes hurlants qui les avaient entraînés

loin vers l'Antarctique et ses frimas, avant de pouvoir reprendre leur course en direction du nord.

Depuis qu'ils avaient appareillé de Cork, en Irlande, il y a cinq mois, ils n'avaient fait que deux brèves escales dans l'Atlantique, juste le temps de s'avitailer. La remontée du Pacifique Sud avait été éprouvante pour le moral. Les vivres et surtout l'eau douce étaient épuisés ; le scorbut sévissait ; l'équipage était à bout. Une escale s'imposait d'urgence à Mas a Tierra, qui se dressait enfin devant eux.

Plus les heures passaient, plus elle semblait inaccessible. Le ciel, vide de tout oiseau malgré la proximité d'une terre, accroissait l'impression d'immobilité.

L'île était pour les rares écumeurs de la Grand Mer du Sud une aubaine au milieu de cet océan que, des siècles plus tard, les marins surnommeront le « désert bleu ». C'était le seul endroit où ils pouvaient se refaire une santé, récupérer des privations et des terribles conditions de navigation qu'ils avaient endurées pendant d'interminables mois en mer. L'île regorgeait d'eau fraîche, de poissons, de chèvres, de légumes sauvages et d'otaries par milliers. On y trouvait aussi des poules, des dindons et quelques porcs.

Sur le coup de midi, la décision fut prise d'envoyer une chaloupe en reconnaissance, avec comme priorité de ramener un peu d'eau douce pour apaiser la fièvre des plus malades et éteindre la soif du reste de l'équipage. L'exaspération gagnait à bord. La côte était encore à un peu plus de dix milles. Les deux navires étaient comme englués dans une mer indigo aux sombres reflets violets. Ils tanguaient mollement sous l'effet d'une houle ample. Huit hommes armés prirent place dans l'embarcation, six rameurs, le deuxième

capitaine du *Duke* – le vaisseau amiral de l'expédition – et son second. La distance à parcourir rendait la mission périlleuse si, d'aventure, des bateaux ennemis avaient jeté l'ancre dans l'unique baie où il était possible de mouiller.

La chaloupe s'éloigna peu à peu puis disparut derrière le cap aux falaises vertigineuses qui masquaient l'entrée de la baie. Le *Duke* et le *Duchess* reprirent de conserve leur lente progression en tirant des bords. Tous les hommes étaient sur le qui-vive, prêts à jeter leurs dernières et faibles forces dans un abordage qui serait fatal à la plupart d'entre eux. Ils n'avaient plus d'autre choix. L'après-midi s'éternisait, l'attente n'en finissait pas.

La nuit tomba. Soudain, une lueur scintilla au loin. Le commandant de l'expédition, le capitaine Woodes Rogers, pensa d'abord que c'était le fanal de la chaloupe qui rebrous-sait chemin. Pour l'aider à se repérer dans l'obscurité, il fit tirer un coup de canon, plusieurs de mousquet, et ordonna qu'on allumât les lanternes de position. Quand le vent tourbillonnant attisa les flammes, il apparut très vite que la lueur était en réalité un feu qui avait pris sur une des hauteurs de l'île. Il y avait donc une présence humaine sur cette terre en principe inhabitée. Les Espagnols auraient-ils installé une garnison ? « Peu probable, en raison des difficultés d'intendance que constituerait son maintien », se dit le commandant Rogers. « Ce ne peut qu'être le brasier d'un bivouac de navires français au mouillage », conclut-il, inquiet. Ne venait-il pas alors de commettre une grossière imprudence ? Les détonations avaient assurément donné l'alerte de leur approche.

Lors de l'escale à Madère, on lui avait rapporté une rumeur qui courait avec insistance dans le petit monde de la flibuste.

Une escadre de cinq vaisseaux du roi Louis XIV ferait route vers le Pacifique pour prêter main-forte aux Espagnols dans cette région de l'Amérique du Sud périodiquement mise à sac par les Anglais. Il se dirigeait précisément dans cette direction, à la tête de ses deux vaisseaux, dans le dessein de se livrer, lui aussi, à de profitables pillages et saccages.

En ce début de XVIII^e siècle, la France et l'Espagne étaient désormais alliées et l'Angleterre, coalisée avec les Provinces-Unies, la Prusse et l'Autriche, leur ennemie. La querelle entre Habsbourg et Bourbon pour la succession au trône d'Espagne, qui durait depuis sept ans, avait débouché sur la première guerre à caractère mondial de l'histoire. Elle opposait le bloc protestant au bloc catholique. L'Angleterre s'était découvert des ambitions impériales. Grâce à ses corsaires, elle avait entrepris de disputer à une Espagne au déclin inexorable sa suprématie planétaire et de faire échec aux visées hégémoniques du Roi-Soleil.

La chaloupe revint sur le coup de minuit sans avoir pu accoster. Son équipage, exténué d'avoir souqué pendant douze heures d'affilée, avait cependant constaté qu'apparemment aucun navire n'était au mouillage. Le lendemain à midi, on remit une embarcation à l'eau. Les deux vaisseaux avaient fini dans la nuit par doubler le cap. Pour éviter d'y être drossé par un fatidique coup de vent, ils avaient pris très au large et se trouvaient désormais à quatre ou cinq milles de la côte, une distance encore trop grande pour envisager d'y débarquer. Leurs proues se présentaient maintenant face à l'entrée de la baie enserrée dans un cirque montagneux. Elle était vide de tout navire.

La chaloupe était encore assez loin du rivage quand les hommes à son bord virent surgir de la forêt qui descendait jusqu'à la mer une étrange créature, mi-homme, mi-animal, qui s'arrêta au bord de l'eau et commença à agiter ses bras. Elle se tenait debout, pareille à un être humain, et semblait, par ses gestes, vouloir leur indiquer un endroit où accoster. D'une main, elle serrait un bâton à l'extrémité duquel était nouée une guenille blanche. Quand ils mirent pied à terre, sur l'étroite plage de galets où elle leur avait indiqué de se diriger, ils s'aperçurent alors qu'il s'agissait bien d'un homme.

La trentaine, une barbe longue jusqu'à la poitrine, des cheveux hirsutes lui tombant bas sur le dos, il était vêtu de peaux de chèvre mal tannées et puantes. Il portait un vague haut-de-chausses bouffant – les poils tournés vers l'intérieur pour un meilleur confort – qui s'arrêtait aux genoux, lui laissant les mollets à découvert. L'envers du pelage était d'un cuir trop rêche et roide pour être en contact avec l'épiderme. Ses pieds étaient nus et calleux, preuve qu'il n'usait jamais de chaussures. Une sorte de chasuble de cuir enfilée sur une chemise en lambeaux recouvrait son buste. Sa tête était surmontée d'un bonnet conique mais, cette fois, les poils étaient tournés vers l'extérieur. Cet accoutrement lui donnait l'aspect d'un bipède famélique d'une espèce inconnue.

Il s'exprimait avec difficulté dans une langue qui ressemblait à de l'anglais. Visiblement, il avait perdu en grande partie l'usage de la parole, et son excitation ne l'aidait pas à articuler. De vagues mots sortaient de sa bouche. Son élocution était hésitante, hachée, confuse. Malgré tout, ils finirent par comprendre ce qu'il tentait de leur dire. Depuis quatre ans

et quatre mois, il vivait sur l'île, dans la plus complète solitude, après avoir été abandonné de son plein gré par son capitaine avec qui il ne cessait de se quereller.

C'était le 2 février 1709. Un grand mythe moderne et universel venait de naître : Robinson Crusoé.

*

Trois siècles plus tard, le roman de Daniel Defoe est le livre le plus lu, le plus imité aussi, de toute l'histoire de la littérature. Le premier à avoir été porté à l'écran – et le plus grand nombre de fois – dans la courte histoire du cinéma. « Il n'est pas le récit d'une aventure mais l'aventure d'un récit », estime l'écrivain Jean Ricardou. Seule la Bible compte plus de lecteurs que lui.

Dès sa parution, le 25 avril 1719 à Londres, le succès fut foudroyant. Les mille exemplaires de la première édition furent épuisés en moins de deux semaines. La deuxième, parue le 9 mai, connut le même sort. La troisième lui succéda quatre semaines plus tard seulement ; on se l'arracha dès sa sortie. Une quatrième suivit en août. Puis une cinquième dans la même année. Les ventes atteignirent alors les quatre-vingt mille exemplaires. C'était du jamais vu. Avec *Robinson Crusoé*, la librairie vécut sa première grande révolution : la naissance du best-seller. Le livre n'était plus un objet rare, réservé à une élite lettrée ; une nouvelle catégorie de lecteurs était née : le bourgeois, son épouse et leurs enfants, pour qui lire un livre demeurait il y avait peu encore un luxe

superfétatoire. Jusqu'alors, le seul ouvrage qu'ils possédaient était le plus souvent une Bible.

Dans l'année qui suivit sa parution, fait unique en ce temps-là, il fut traduit en français, en allemand et en flamand. Depuis, les traductions en d'innombrables langues, aussi rares que peu répandues comme l'esquimau, le copte, le quechua ou le basque, n'ont cessé de proliférer.

Peu de romans ont été autant imités. On recense près de deux mille réécritures ou déclinaisons plus ou moins proches de l'original. L'année même de sa sortie parut un premier plagiat intitulé *Les Aventures et les surprenantes délivrances de Jacques Dubourdieu*, signé par un certain Lucius Lee Hubbard. Sept ans plus tard, dans *Les Voyages de Gulliver*, Jonathan Swift le parodia. En 1812, Johann David Wyss publia *Le Robinson suisse, ou Récit d'un père de famille jeté par un naufrage dans une île déserte avec sa famille et ses enfants*, qui lui disputerait un temps la faveur des lecteurs, notamment celle de Jules Verne, avant de tomber dans l'oubli.

Par la suite, il a inspiré de nombreux romanciers, notamment Jules Verne, Michel Tournier, J. M. Coetzee ou encore Umberto Eco. La liste comprend quelques prix Nobel.

L'année même de sa première parution, il fut piraté par un journal populaire qui le publia en feuilleton. Il accéda ainsi aux couches les plus humbles de la société britannique d'alors – c'était à l'époque l'un des pays les plus alphabétisés – qui savaient lire mais n'avaient pas les ressources pour acquérir le livre. Des philosophes, en particulier les trois pères intellectuels des deux grandes révolutions modernes, la française et la soviétique, se référèrent à lui pour illustrer leurs théories respectives : Jean-Jacques Rousseau y vit « le

plus heureux traité d'éducation naturelle », le seul ouvrage à mettre entre les mains de son Émile ; Friedrich Engels l'évoqua pour étayer sa distinction entre l'esclavage et le colonialisme qui en était à ses premiers balbutiements ; son complice Karl Marx qualifia de « robinsonnades » les thèses des fondateurs du libéralisme économique, Adam Smith et Ricardo, qui avaient fait du héros de Daniel Defoe le modèle de l'entrepreneur capitaliste ; enfin Gilles Deleuze le cita dans sa réflexion sur « autrui et son absence » que lui a suggérée la lecture de *Vendredi ou les Limbes du Pacifique* de Michel Tournier, lui-même une variation sur le roman de Daniel Defoe.

À peine né, le cinéma s'en empara. En 1902, le réalisateur Georges Méliès le porta à l'écran sous le titre *Les Aventures de Robinson Crusoé*. À partir de ce moment-là, les adaptations se succédèrent à un rythme presque annuel dans les années 1920 et 1930. Même le surréaliste Luis Buñuel en fit, en 1952, un des premiers films en couleur, sous le même titre que celui de Méliès. Dès les années 1980, la veine s'épuisa. On ne releva plus que deux adaptations par décennie, ce qui est malgré tout loin d'être négligeable. Le début du XXI^e siècle semble marquer un regain d'intérêt, puisqu'on comptait à la fin de l'année 2005 déjà trois adaptations dont un téléfilm français. Peu d'autres romans peuvent se prévaloir d'un tel engouement de la part du septième art. En tout, un peu plus de quarante films l'ont pris pour héros. Enfin, détail piquant, Jacques Offenbach en fit en 1867 un opéra-comique.

Rien ne prédestinait *Vie et Étranges Aventures de Robinson Crusoé*, livre sec, sans émotion, dans lequel « on ne rit ni ne

pleure », comme l'a écrit Charles Dickens, à pareille fortune : s'ériger en « un des rares mythes dont a été capable la société moderne occidentale ». Et à défaut de ne pas en être l'unique, il en est le plus universel et le plus vivace.

Pourtant, à l'origine, Robinson Crusoé n'est qu'une imposture, sans prétention littéraire. Montée par un flibustier de la plume, un des premiers maîtres de l'art de la désinformation et de l'action psychologique, elle dissimule une opération de propagande religieuse et politique. Détail auquel on ne prête plus attention, mais cependant singulièrement révélateur des intentions cachées de son auteur : le livre n'est pas signé par lui, mais par son personnage. Le titre prend la forme d'un prologue qui vise à aguicher le chaland, *Vie et aventures étranges et surprenantes de Robinson Crusoé, de York, marin : ayant vécu vingt-huit années tout seul sur une île inhabitée du littoral d'Amérique, près de l'embouchure de l'Orénoque ; après avoir été jeté à la côte par un naufrage, dans lequel tout l'équipage avait péri sauf lui ; avec une relation de la manière dont il finit par être curieusement délivré par des pirates*. En dessous, il est bel et bien mentionné : « écrit par lui-même », à savoir, tout bonnement, le présumé Robinson Crusoé.

Il ne s'agit pas d'une facétie d'auteur. La volonté est de présenter le livre comme la relation véridique d'un fait survenu un demi-siècle auparavant et non comme un pur produit de l'imagination. Dans la préface de l'éditeur, en réalité de Daniel Defoe, il est affirmé « qu'il s'agit là d'une juste histoire des faits, et qu'il n'y a point la moindre apparence de fiction dedans ». Pour donner plus de crédit à cette allégation, il souligna que « l'histoire est contée avec modestie ». Il insinuait de la sorte que l'auteur n'était pas un écrivain mais un homme de tous les jours, racontant sans afféterie une histoire

pourtant peu commune. Pour accroître l'impression d'authenticité, le récit est, par instants, sciemment mal écrit et mal construit. Répétitions et maladresses se succèdent. Il commence comme un compte-rendu, se mue en journal, d'un seul coup abandonné pour revenir au compte-rendu, donnant l'impression d'un premier jet écrit au fil de la plume. Anticipant les probables doutes sur la véracité des faits mentionnés, qui n'ont pas manqué de surgir, le supposé éditeur concéda que l'histoire rapportée était extraordinaire et, de ce fait, risquait de paraître invraisemblable à certains esprits. « La vie merveilleuse de cet homme excède tout ce qui existe déjà, écrit-il ; la vie d'un seul homme n'étant guère capable de plus grande variété. » Dans le cours du récit, Robinson vient lui aussi à la rescousse du présumé éditeur, toujours dans le même but : anticiper d'éventuelles réactions dubitatives. Il admet que son « histoire est un tissu de prodiges ». Le procédé, bien connu, étouffe dans l'œuf les doutes à venir. L'histoire est tellement peu ordinaire qu'on comprend à l'avance les réticences futures concernant son authenticité. Mais preuve qu'elle est bien réelle, on estime être de son devoir de la publier parce qu'on est convaincu de son authenticité, et ainsi l'on rend au lecteur un « grand service en la publiant ». Car de « la manière dont les faits sont expédiés », il y a une leçon à tirer. La sagesse et la ténacité dont fait preuve Robinson dans des circonstances aussi adverses ne peuvent qu'instruire les autres hommes.

Quand les premières suspicions se manifestèrent, Daniel Defoe répliqua avec virulence, en prenant bien soin de ne pas se découvrir. Dans la préface de la seconde édition, il taxa d'« envieux » et de « malintentionnés » tous ceux qui

Dieu et son corps, enveloppé d'un drap, fut jeté à la mer, en pâture aux poissons du golfe de Guinée...

L'épouse et la probable concubine se disputèrent son héritage devant la justice. Sophia n'était pas en mesure de présenter un document qui attestât qu'elle s'était bien mariée avec Selkirk le 4 mars 1717 à Londres, comme elle l'affirmait. Elle fut déboutée. L'épouse courut ensuite à Largo faire valoir son droit de propriété. Elle obtint gain de cause. Avant de partir en mer pour son ultime voyage, Selkirk avait-il su que son aventure à Mas a Tierra avait inspiré un des premiers romans de la littérature anglaise qui allait devenir une légende du protestantisme, puis le grand mythe moderne occidental ? Une légende prétend que oui et qu'il aurait dit : « On m'a volé ma vie. » On peut douter de la véracité de cette anecdote... Selkirk n'était pas homme à lire des livres.

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01EBNN000196.N001
Dépôt légal : mars 2010.